1er dimanche du [Carême](https://eglise.catholique.fr/approfondir-sa-foi/la-celebration-de-la-foi/les-grandes-fetes-chretiennes/careme-et-paques/careme/) année C

**PREMIERE LECTURE - livre du Deutéronome 26,4-10**

EN REPONSE AUX DONS DE DIEU

Dans toutes les religions du monde, on pratique des gestes d’offrande ; on ne s’étonne donc pas d’en trouver également dans la Bible. Mais ce qui est très particulier en Israël, c’est le sens que l’on donne à ce geste. Et la forme de ce texte le montre bien ! Moïse ordonne un geste d'offrande, comme on le fait ailleurs ; mais, pour Israël, il s’agit d’une véritable profession de foi ! « Tu présenteras les prémices de tes récoltes... et tu prononceras ces paroles... » Suit tout un discours sur l’oeuvre de Dieu en faveur de son peuple ; lequel pourrait se résumer en une simple phrase : **tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, c’est le don de Dieu.** Elle est là, la grande insistance et la nouveauté de l’ensemble de la Bible, et du livre du Deutéronome en particulier : dans les autres religions, il s’agit le plus souvent d’une démarche de demande pour obtenir les bienfaits dont les divinités ont le secret. Israël inverse complètement le sens du rite : le geste d’offrande y est vécu comme **un geste de reconnaissance** ; apporter les offrandes, ce n’est pas concéder à Dieu quelque chose qui nous appartiendrait, c’est reconnaître que tout nous vient de lui ; ce n’est pas arriver les mains pleines de nos richesses, c’est reconnaître que sans lui nos mains seraient vides. Dans cet esprit, apporter ses offrandes est un geste de mémoire.

Si le Deutéronome y insiste, c’est probablement que la leçon n’était pas inutile ! Effectivement, le peuple semblait devenu amnésique, la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu s’était estompée. Dans l’aridité du désert, le peuple avait pourtant bien compris que sa survie dépendait de Dieu et de lui seul ; mais une fois arrivé en terre promise, il risquait d’oublier cette dépendance fondamentale. Car, dès l’entrée en Canaan (ce que nous appelons aujourd’hui Israël), le peuple qui avait fait Alliance avec Dieu au désert a été confronté aux cultes des gens du pays. Ceux-ci adoraient Baal, le dieu de la pluie et donc de la fécondité des terres et des troupeaux. Et la difficulté consistait justement à ne pas se laisser contaminer par l’idolâtrie ambiante.

Tout le problème des prophètes a été de maintenir le peuple d’Israël dans la fidélité à l’Alliance du Sinaï ; car le premier commandement était formel : « Je suis le SEIGNEUR ton Dieu qui t’ai fait sortir du pays d’Egypte, de la maison d’esclavage. Tu n’auras pas d’autres dieux que moi. » (Dt 5,6-7). Le refrain des prophètes est toujours le même : Baal n’existe pas, il n’y a qu’un seul Dieu, le Dieu de Moïse qui a délivré son peuple de la main des Egyptiens, et qui l’accompagne tout au long de son histoire, et qui, enfin, lui donne ce pays.
LE DEVOIR DE MEMOIRE

Voilà bien la préoccupation majeure de l’auteur de notre texte d’aujourd’hui : **retrouvez la mémoire, rappelez-vous l’oeuvre de Dieu en votre faveur depuis si** **longtemps**. A vrai dire, le livre du Deutéronome tout entier pourrait s’appeler le livre de la mémoire. Et le rite d’offrande des prémices dont il est question ici est précisément vécu d’abord comme un geste de mémoire. C’est pourquoi il est accompagné de l’énumération des oeuvres de Dieu en faveur de son peuple.
Commençons par le geste : dans le mot « prémices », il y a « premier » ; les prémices, ce sont les premiers fruits de la nouvelle récolte, les premières gerbes de blé, les premières grappes de raisin, le premier-né de la nouvelle portée... Ils sont le début et aussi la promesse : en soupesant la première gerbe, la première grappe, on sait si la récolte sera bonne. Ce rite d’offrande existait chez les agriculteurs du Proche-Orient, bien avant Moïse. De mémoire d’homme, on l’avait toujours connu, puisque le texte biblique en parle même pour Caïn et Abel. Comme nous l’avons vu, ce geste visait primitivement à obtenir les bénédictions de la divinité. Moïse ne l’avait donc pas inventé, il ne l’avait pas supprimé non plus. Mais il en avait transformé le sens : désormais tout était vécu en fonction de l’Alliance.
C’est ce que va préciser le discours qui accompagne le geste d’offrande. Il ne s’agit pas de demander à Dieu ses bienfaits pour demain ; on sait qu’on peut compter dessus ; il s’agit d’abord de reconnaître les bienfaits de Dieu envers son peuple depuis l’appel d’Abraham. On a là, sous la forme d’une profession de foi, un véritable résumé de l’histoire d’Israël : « Mon Père était un Araméen nomade » ; tout a commencé avec Abraham, l’Araméen choisi par Dieu pour devenir le père du peuple de l’Alliance. En hébreu, l’auteur utilise ici un mot qui signifie « vagabond, errant, égaré » au sens où, avant son appel par Dieu, Abraham n’avait pas découvert le Dieu unique, il était un idolâtre, donc notre auteur le considère comme un errant au sens spirituel.

La deuxième partie de la phrase « Mon Père était un Araméen nomade, qui descendit en Egypte » fait référence non plus à Abraham, l’ancêtre, mais à son descendant Jacob : lui et ses fils se sont installés en Egypte. Suit toute l’histoire que l’on connaît bien jusqu’à l’entrée en terre promise : « Il nous a conduits dans ce lieu et nous a donné ce pays, un pays ruisselant de lait et de miel. » Alors le geste d’offrande prend tout son sens : en offrant la première gerbe, la première grappe, c’est toute la récolte que l’on présente à Dieu : « Et maintenant voici que j’apporte les prémices des fruits du sol que tu m’as donné, SEIGNEUR. »
Notre geste d’offrande au cours de la Messe a le même sens : reconnaissance que tout ce que nous possédons dans tous les domaines est cadeau de Dieu : « Tu es béni, Seigneur, Dieu de l’univers, nous avons reçu de ta bonté le pain (le vin) que tu nous donnes... » C’est ce que notre Missel appelle la « Préparation des dons » ; dommage qu’il ait oublié de préciser « Préparation des dons... de Dieu ».

**DEUXIEME LECTURE - lettre de Saint Paul aux Romains 10,8-13**

UN SEUL SEIGNEUR, UNE SEULE FOI, UN SEUL BAPTEME
Tout le raisonnement de Paul aboutit à la conclusion : « Entre les Juifs et les païens, il n’y a pas de différence ». Précisons tout de suite que ces Juifs et ces païens dont parle Paul sont tous des Chrétiens : soit d’origine juive, soit d’origine païenne. Et c’est bien cela le fond de son discours : que vous soyez des Juifs convertis au christianisme, ou que vous soyez d’anciens païens convertis au christianisme, **vous êtes « avant tout » des Chrétiens**. « Ainsi, entre les Juifs et les païens, il n’y a pas de différence : tous ont le même Seigneur, généreux envers tous ceux qui l’invoquent. »

Si Paul insiste, c’est que le problème était bien là. Probablement parce que, à Rome comme dans toutes les communautés chrétiennes du premier siècle, la même question s’est posée. Etait-il bien normal de traiter de la même manière des Juifs et des païens ? Que des Juifs deviennent Chrétiens, c’était évidemment conforme au plan de Dieu. Puisque Dieu avait préparé son peuple pendant de longs siècles à recevoir le Messie, une fois celui-ci venu et reconnu, tous les Juifs auraient pu devenir Chrétiens. C’était évidemment le souhait de Paul. Mais les choses se sont passées autrement. C’est une minorité seulement du peuple juif qui a adhéré à Jésus-Christ ; en revanche, ce sont des païens qui ont constitué le noyau le plus important des communautés chrétiennes. Entre ces Chrétiens d’origines si diverses (soit juive, soit païenne), la cohabitation posait inévitablement des problèmes : sur le plan des habitudes quotidiennes, tout les séparait et les sujets de discussion ne manquaient pas : la loi, la circoncision, les coutumes alimentaires.
Plus profondément, pour certains Juifs devenus Chrétiens, c’était une affaire de principe : ils acceptaient de mauvais gré l’entrée dans l’Eglise des anciens païens, ceux qu’ils appelaient les « incirconcis ». Car Israël était le peuple élu ; c’est en son sein que devait naître le Messie ; logiquement, les Juifs devaient être les fondements de l’Eglise ; alors une question revenait souvent : accepter des non-Juifs dans l’Eglise, n’était-ce pas une infidélité à l’Alliance, à l’élection du peuple juif ?
Cette question-là, lorsque Paul écrit aux Romains, il y a longtemps qu’il l’a résolue. Car si on fermait l’entrée de l’Eglise aux païens, si on leur refusait le baptême, cela reviendrait à dire que Jésus ne peut sauver que des Juifs. Cette position-là est évidemment intenable. Alors, comme toujours, Paul est allé chercher la solution du problème dans l’Ecriture, c’est-à-dire dans ce que nous appelons aujourd’hui l’Ancien Testament. Et il a trouvé la réponse chez le prophète Joël : « Tous ceux qui invoqueront le nom du SEIGNEUR seront sauvés. » Joël, parlait, justement, du temps de la venue du Messie : « Je répandrai mon Esprit sur tout être de chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos anciens seront instruits par des songes, et vos jeunes gens par des visions. Même sur les serviteurs et sur les servantes, je répandrai mon Esprit en ces jours-là... Alors quiconque invoquera le Nom du SEIGNEUR sera sauvé. » (Jl 3,1…5).

QUICONQUE INVOQUERA LE NOM DU SEIGNEUR SERA SAUVE
Argument imparable, puisque c’était dans l’Ecriture ; mais bien surprenant quand même pour les contemporains de Paul : suffit-il réellement d’invoquer le Nom de Jésus pour être sauvé ? Jusqu’ici, il fallait être circoncis et pratiquer la Loi scrupuleusement ; les choses auraient-elles changé ? Oui, répond Paul ; **car Jésus-Christ, lui aussi, mérite le Nom de Seigneur !**

Désormais, tout homme qui invoque le Seigneur Jésus-Christ peut être sauvé. N’est-ce pas ce que Jésus lui-même a déclaré à Nicodème ? « Dieu a tellement aimé le monde qu’il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas mais obtienne la vie éternelle. » Jésus a bien dit « quiconque » (c’est-à-dire « tout homme »). Et il a ajouté : « Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. » (Jn 3,16-17). Le monde, ici, veut bien dire « toute l’humanité ».
Mais ce message reste dur à admettre pour certains. Alors Paul n’hésite pas à se répéter : « Si de ta bouche, tu affirmes que Jésus est Seigneur,  si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé. Car c’est avec le cœur que l’on croit pour devenir juste, c’est avec la bouche que l’on affirme sa foi pour parvenir au salut. » Première remarque de vocabulaire : dans le langage de Paul, héritier de l’Ancien Testament, « devenir juste » ou être sauvé », c’est exactement la même chose. On a ici un bel exemple du parallélisme si habituel dans les textes bibliques. Deuxième remarque de vocabulaire : entendons-nous sur le sens du mot « croire » ici : le parallèle entre « bouche » et « coeur », sur lequel Paul insiste, dit bien que la foi n’est pas affaire d’opinion ; en employant le mot coeur, selon le sens que ce mot avait à l’époque, il vise la profondeur de l’engagement de toute la personne. Ainsi, aux yeux de Paul, une autre phrase de l’Ecriture est désormais accomplie ; le livre du Deutéronome affirmait : « La Parole est près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton coeur. » Au temps du Deutéronome, il s’agissait de la Loi qu’il fallait pratiquer, maintenant dit Paul, cette parole, c’est tout simplement le message de la foi en Jésus-Christ.
La voilà, la Bonne Nouvelle que Paul adresse à ceux qui ont reçu le Baptême : sans mérites de notre part, le salut nous est donné gratuitement par Dieu ; il nous faut simplement l’accueillir librement dans la foi : « Si de ta bouche, tu affirmes que Jésus est Seigneur,  si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé. Car c’est avec le cœur que l’on croit pour devenir juste, c’est avec la bouche que l’on affirme sa foi pour parvenir au salut. »

**EVANGILE - selon Saint Luc, 4,1-13**

SOUS L’ABRI DU TRES-HAUT ET DE LUI SEUL

Il est très intéressant de rapprocher cet évangile du psaume qui le précède dans la liturgie de ce dimanche : « Quand je me tiens sous l’abri du Très-Haut et repose à l’ombre du Puissant, je dis au SEIGNEUR : Mon refuge, mon rempart, mon Dieu, dont je suis sûr. » C’est très exactement l’attitude du Christ, au seuil de sa vie publique : il se tient tout simplement à l’ombre du Très-Haut.
La tentation serait de quitter cet abri ou bien de douter qu’il soit sûr, ou encore de chercher d’autres abris, d’autres sécurités. Ces trois tentations ont été celles du peuple d’Israël tout au long de l’histoire biblique. Et quand le diable (en grec le mot « diabolos » signifie le « diviseur ») s’adresse à Jésus, c’est bien sur ce terrain qu’il se place : par trois fois, il essaie de distiller son poison : Si tu es Fils de Dieu, tu peux tout ce que tu veux... : Tu es grand, tu peux bien faire ton bonheur tout seul ; dis donc à cette pierre de devenir du pain pour satisfaire ta faim immédiate... (première tentation). Peut-être ferais-tu mieux de m’adorer, moi, pour réaliser tous tes projets...  (deuxième tentation). Jette-toi en bas, Dieu sera bien obligé de t’aider... (troisième tentation). Mais Jésus sait bien que Dieu seul peut combler toutes les faims de l’homme, et il a choisi de faire confiance jusqu’au bout, de « se tenir sous l’abri du Très-Haut » comme dit le psaume.
Reprenons une à une les trois sollicitations du Tentateur et les trois réponses de Jésus.
Première tentation : quand Jésus commença à souffrir de la faim, le Tentateur lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain » et Jésus répondit : « Il est écrit : L’homme ne vit pas seulement de pain. »  Phrase bien connue du peuple juif tout entier, car elle se trouve au chapitre 8 du livre du Deutéronome ; je vous rappelle le contexte : il s’agit d’une méditation sur l’expérience d’Israël pendant l’Exode sous la conduite de Moïse : « Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le SEIGNEUR ton Dieu te l’a imposée pour te faire passer par la pauvreté ; il voulait t’éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : allais-tu garder ses commandements, oui ou non ? Il t’a fait passer par la pauvreté, il t’a fait sentir la faim, et il t’a donné à manger la manne – cette nourriture que ni toi ni tes pères n’aviez connue – pour que tu saches que l’homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du SEIGNEUR. (Dt 8,2-3). Désormais le peuple sait d’expérience ce qu’est la béatitude de la pauvreté, que l’on pourrait exprimer ainsi : « Heureux ceux qui ont faim, ils comptent sur Dieu seul pour les combler. » Et le Deutéronome continue : « Tu le sauras en ton cœur : comme un homme éduque son fils, ainsi le SEIGNEUR ton Dieu fait ton éducation. » (Dt 8,5).
Le Fils de Dieu, venu prendre la tête de son peuple, vit dans sa chair l’expérience d’Israël au désert. En d’autres termes, quand le Tentateur interpelle Jésus en lui disant « Si tu es Fils de Dieu » (sous-entendu « prouve-le »), il reçoit pour toute réponse : « Pour moi, j’ai de quoi manger : c’est une nourriture que vous ne connaissez pas... Ma nourriture, c’est de faire la volonté de Celui qui m’a envoyé et d’accomplir son oeuvre. » (C’est la réponse que Jésus fera à ses apôtres dans l’épisode de la Samaritaine, Jn 4,32-34).

OU CHERCHER NOS REPONSES SINON DANS L’ECRITURE ?

Deuxième tentation, deuxième réponse de Jésus : le Tentateur lui promet tous les royaumes de la terre ; et Jésus répond : « C’est devant le SEIGNEUR ton Dieu que tu te prosterneras, à lui seul tu rendras un culte. » Là il cite ce que nous appelons le « Décalogue » : « Je suis le SEIGNEUR ton Dieu qui t’ai fait sortir du pays d’Egypte, de la maison d’esclavage. Tu n’auras pas d’autres dieux que moi. Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux par-dessous la terre. Tu ne te prosterneras pas devant ces images pour leur rendre un culte. » (Dt 5,6-9).
Ce qu’il faut remarquer c’est l’inversion de la perspective entre les exigences du Tentateur et les dons gratuits de Dieu : le Tentateur dit : commence par te prosterner, puis je te donnerai (et entre parenthèses, il promet ce qui ne lui appartient pas) ; **Dieu, au contraire, commence par donner**, et seulement après, il dit : n’oublie pas que je t’ai donné, alors fais-moi confiance pour la suite.

Troisième tentation : « Si tu es Fils de Dieu, d’ici jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi à ses anges l’ordre de te garder ; et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » Et Jésus répond : « Il est dit : Tu ne mettras pas à l’épreuve le SEIGNEUR ton Dieu » (cf Dt 6,16), c’est-à-dire tu n’exigeras pas de Dieu des preuves de sa présence et de sa protection. Le Fils de Dieu sait, lui, qu’il est en permanence sous l’abri du Très-Haut quoi qu’il arrive.

Ces trois réponses de Jésus sonnent donc étrangement face aux interpellations du Tentateur « si tu es Fils de Dieu » ; visiblement, le démon et le Christ n’ont pas la même idée sur le Fils de Dieu ! « Si tu es le Fils de Dieu, prouve-le » semble dire le Tentateur et Jésus le prouve, réellement, **mais c’est en restant fidèle à son Père**.
Où Jésus puise-t-il la force de résister à celui qui veut le séparer de son Père ? **Dans la parole de Dieu** : la force de ce texte est dans cette construction étonnante ; le Tentateur s'adresse à Jésus par trois fois ; mais à aucun moment, Jésus n'entre en discussion avec lui ; ses trois réponses sont exclusivement des citations de l'Ecriture.
En cela, il est bien l'héritier de son peuple : à lui s'applique merveilleusement la phrase du Deutéronome que Saint Paul a reprise dans la lettre aux Romains (voir la deuxième lecture) : « Tout près de toi est la Parole, elle est dans ta bouche et dans ton coeur » (Dt 30,14). Ses réponses sont toutes les trois extraites du livre du Deutéronome, le livre écrit justement pour que les fils d’Israël n’oublient jamais que Dieu est leur Père ; manière de dire que Jésus refait pour lui-même l’expérience que son peuple a faite au désert. Depuis son Baptême, où il a été révélé comme le Fils, jusqu’à Gethsémani où le Tentateur lui donne rendez-vous (c’est le sens de la dernière phrase de notre texte : « Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentations, le diable s’éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé.1 »), Jésus restera sous l'abri du Très-Haut. **Nul doute que Luc, ici, nous propose le seul exemple à suivre.**

Note
1 - A vrai dire, le texte grec n’emploie pas l’expression : « jusqu'au moment fixé » ; il dit seulement « jusqu’à une occasion ». Cette « occasion », on la situe généralement à Gethsémani.